

des femmes, des hommes et des dieux

Par Sébastien Fath
Chercheur au CNRS

Source : S. Fath



Le sectarisme aurait-il changé de camp ?

« **É** cr. l'inf. » C'est ainsi que Voltaire concluait certaines lettres, en guise d'abréviation de « *Écrasons l'infâme* ». L'infâme, à l'époque des Lumières, c'était l'Église. La tolérance ? On l'espérait du côté du réformisme politique. Le chrétien, lui, était réputé sectaire. Aux débuts de la Troisième République, Daudet s'en prenait ainsi, dans son roman *L'Évangéliste* (1883), aux zélotes évangéliques, tandis que les premières élites républicaines n'avaient pas de mots trop durs pour l'intolérance de Rome.

On est loin, aujourd'hui, de ces configurations. La politique s'est désormais approprié la Providence. Au point que l'État s'arrogé des attributs, sécularisés, de l'ancienne Église triomphante. Avec son magistère, ses « valeurs républicaines », son appareil répressif aussi lorsque certains discours sont tenus. On s'offusquait, avant-hier, qu'on érige quoi que ce soit au-dessus de la loi de Dieu... D'aucuns s'indignent aujourd'hui du contraire, estimant que la loi de la République devrait passer au-dessus de tout le reste. Cette translation, lentement opérée à partir de la Révolution, a progressivement redessiné la figure – et la posture – du sectaire.

Du côté chrétien, bon gré mal gré, on a appris l'humilité, le dialogue des minorités. Ces traits, un peu plus prononcés au départ chez les protestants en raison de leur histoire douloureuse, ont été repris par un catholicisme désormais conscient d'être minoritaire, qui se positionne comme force de proposition, parmi d'autres, dans une société pluraliste. La trajectoire se serait-elle inversée du côté politique ? Jadis promotrice de tolérance et de pluralisme, la scène politique donne en tout cas le spectacle, depuis

quelques années, d'une brutalisation croissante du débat. Au cœur du lien social, « *le travail de la relation* » (1) passe par la salutation, un minimum de politesse partagée, et la conscience que l'autre, même d'un avis très différent du sien, reste membre d'une commune humanité. En témoigne l'exemple protestant, que ce soit à la Fédération protestante de France (FPF) ou au Conseil national des évangéliques de France (CNEF). Les avis y divergent souvent, ou s'opposent. Mais on en discute, on se serre la main et on s'embrasse, reconnaissant que l'autre est constitutif de sa propre identité, comme l'analysait Ricœur dans *Soi-même comme un autre*.

Le spectacle politique français, cette année, a au contraire livré maints exemples de députés refusant de se saluer, ignorant la poignée de main. Jusqu'à la tragédie qui a suivi la dissolution de l'Assemblée nationale, où certains partis, jadis rompus à une culture de gouvernement, ont dérapé vers un sectarisme empêchant tout

programme de compromis. Cet intransigeantisme a ouvert la porte aux extrêmes, d'autant plus érigés en arbitres que des partis supposés modérés se sont eux-mêmes mis hors-jeu. Avec, à suivre, des dégâts dans l'opinion. À l'heure de « *l'âge de l'authenticité* » (Charles Taylor), caractérisé par une demande de vécu et de pragmatisme, il n'est pas sûr que les politiciens néo-inquisiteurs répondent à la demande. Avec, pour conséquence, le scénario d'une possible sécularisation interne des offres politiques, troquant les certitudes sectaires contre une praxis de la rencontre.

(1) *Le Travail de la relation*, Sébastien Ponnou et Richard Wittorski (dir.), Champ Social, 2024, 294 p., 25 €,

